

Entretiens  
avec Pierre Bordage

AU DIABLE VAUVERT

Alexandre Sargos

Entretiens  
avec Pierre Bordage

AU DIABLE VAUVERT

## Du même auteur

YAKUSA : ENQUÊTE AU CŒUR DE LA MAFIA JAPONAISE, avec Jérôme Pierrat, Essai, *Flammarion*

TOLKIEN À 20 ANS, biographie, *Au diable vauvert*

ISBN: 979-10-307-0231-6

© Éditions Au diable vauvert, 2018

Au diable vauvert  
La Laune 30600 Vauvert  
[www.audiable.com](http://www.audiable.com)  
[contact@audiable.com](mailto:contact@audiable.com)

# Sommaire

Prologue .....	7
Chapitre premier. Enfance .....	13
Chapitre deux. Prime jeunesse .....	49
Chapitre trois. Voyages «Inddiques » .....	67
Chapitre quatre. Mort d'un clone .....	95
Chapitre cinq. L'écrivain chaman .....	123
Chapitre six. Les Portes d'Occident .....	169
Chapitre sept. L'Évangile du Serpent .....	221
Chapitre huit. Kundalini, arcs et flèches .....	295
Chapitre neuf. SF ou Quoi? .....	323
Chapitre dix. Tout sur le zéro .....	359
Épilogue. Guest-star .....	375
Bibliographie de Pierre Bordage .....	407

## Prologue

Ce livre d'entretiens entre un romancier de science-fiction et un reporter a commencé dans un bled paumé du Sud-Ouest en août 2016, est passé par l'estuaire de la Gironde, Nantes, la campagne vendéenne, Les Sables-d'Olonne, a eu lieu dans trois maisons différentes, un casino, un théâtre, un festival de science-fiction, une ferme à l'ancienne, des librairies, en voiture, sur une plage... Il s'est terminé à Paris au Salon du livre en mars 2018, en compagnie d'Alain Damasio, un autre grand auteur de SF français.

Après une vingtaine d'années à sillonner la planète en tant que journaliste et photographe indépendant, chez les yakuzas au Japon, avec le Hezbollah au Liban, les enfants sous trauma de la bande de Gaza, les chanteurs de narco-corridos au Mexique, j'ai décidé de parcourir les chemins d'une réalité peu commune : celle qui se niche dans le cerveau de Pierre Bordage, l'un des grands maîtres de la science-fiction française, mais pas que. Pierre est aussi

auteur de romans réalistes, de thrillers, de fantasy, de contes et nouvelles philosophiques. Lui qui ne jure que par Homère se définit plus globalement comme un auteur de mythologies modernes. Il a conquis des millions de lecteurs depuis une vingtaine d'années, en France, en Allemagne, en Russie, en Italie, en Chine, en Espagne, en Roumanie, en Slovénie, en Corée du Sud, reçu plusieurs grands prix littéraires. Pierre, écrivain prolifique d'une soixantaine de romans et recueils de nouvelles depuis 1992, est suivi par un lectorat fidèle.

J'ai voulu réaliser une sorte de reportage OVNI au long cours, dans une cinquantaine d'univers différents, tous les temps, tous les espaces. Une immersion dans l'intimité d'un grand auteur, sa vie, son œuvre, son processus créatif, son point de vue sur le monde.

Ses romans m'accompagnent depuis une vingtaine d'années. La littérature de science-fiction, la fantasy, les mondes imaginaires, les contes et légendes, les mythologies, me fascinent depuis toujours. Pas uniquement pour m'évader du réel, même loin de là. Paradoxalement ce type de littérature est aussi un outil de réflexion puissant sur le monde, le temps présent. Dans sa trilogie des prophéties<sup>1</sup>, Pierre imagine un avenir proche, lance un avertissement à prendre au sérieux. Un bon nombre

---

1. La trilogie des prophéties est composée de trois livres, *L'Évangile du Serpent*, *L'Ange de l'Abîme* et *Les Chemins de Damas*, regroupés depuis dans *Le Livre des Prophéties*.

d'années avant l'époque actuelle, il y décrit la montée en puissance du djihadisme radical, de l'intégrisme islamique, puis en réaction, par mimétisme, l'arrivée au pouvoir en Europe de partis nationalistes ultraconservateurs, et ce qui s'ensuit, une boucherie, une guerre entre deux fanatismes. Ces partis existent aujourd'hui en Europe, y prolifèrent même. Sept ans avant le début de la guerre en Syrie, il évoque une ville d'Alep ravagée par les combats, des fous de Dieu qui décapitent des otages en direct sous l'œil d'une caméra pour terrifier l'Occident, des attentats en région parisienne avec le même mode opératoire que ceux de novembre 2015. Parfois prophétique, la SF.

Pourtant, en France, ce genre littéraire est souvent relayé au rang de sous-culture, comme la fantasy, le fantastique, le polar, la bande dessinée... Il y aurait la littérature noire, dite de genre, et la blanche, la littérature générale, supposée supérieure. Alors que ces « OCI », objets culturels incorrects, comme dirait Pierre, sont vecteurs de puissants messages philosophiques, politiques, écologiques, spirituels. Lorsqu'ils sont portés par de grands auteurs, ils s'inscrivent dans une tradition littéraire vieille comme le monde, celle qui n'a de cesse d'interroger l'humanité sous tous ses travers, par le biais du décalage imaginaire. Swift, Rabelais, Thomas Moore, Voltaire, Homère encore, bien sûr. Plus récemment, Jules Verne, H.G. Wells, J.-H. Rosny aîné, George Orwell, Aldous Huxley, Mary Shelley, Pierre Boulle, René Barjavel, Ray Bradbury, Philip

K. Dick, J.R.R. Tolkien... Pour moi, Pierre s'inscrit dans cette tradition. Ses livres véhiculent un message, une vision du monde : étude des mécanismes quasi anthropologiques qui nous conduisent systématiquement à l'échec civilisationnel, aux guerres, aux régimes oppressifs, recherche d'une spiritualité libre, intérieure, hors des cultes établis, d'une sexualité qui ne soit ni enchaînée par la culpabilité religieuse, ni entravée par l'addiction pornographique, réflexion sur l'Occident, son libéralisme économique ravageur...

La SF, les récits imaginaires en général, sont de formidables refuges pour une pensée philosophique hors circuit, à contre-culture. Appliquée, puisqu'elle émerge d'un champ narratif, expérimentée, actuelle, populaire. Un jeu de l'esprit, un plaisir. Cette littérature offre un décalage spatial et temporel qui permet d'envisager le monde d'une manière radicalement différente, de le voir, le penser autrement. Voltaire lui-même a utilisé ce procédé dans *Micromégas*, ce géant venu de la lointaine planète Sirius pour observer les terriens. De quoi réfléchir sur l'humaine condition, sous un autre angle.

Finalement, ce n'est que de cette humaine condition dont nous avons parlé avec Pierre, la sienne aussi, son histoire. Tout y est passé : religion, littérature, écriture, politique, géopolitique, sexualité, amour, érotisme, mort, divinité, intelligence artificielle, transhumanisme, ADN, drogue, capitalisme, marxisme, colonialisme, révolutions, frontières, violence, viol, enfance... Ce livre d'entretiens s'adresse



bien sûr aux nombreux lecteurs de Pierre, mais aussi à ceux qui veulent entendre une autre musique sur le monde. Pierre, ce joueur de banjo, propose une vision anticonformiste, paradoxale, propre à sa génération, marquée par l'explosive et jouissive vague de créativité des années 1970, dans laquelle les systèmes ont été souvent mis dos à dos, les idéologies jetées aux orties. Pierre emmène ses lecteurs vers des chemins où bourreaux et victimes se confondent, où la ligne de crête entre le bien et mal est fine, très fine.

Son verbe pousse à l'introspection. Ayerthal, un autre grand auteur français de SF, mort récemment, disait de Pierre qu'il a su créer une sorte de symbiose avec ses lecteurs. Après avoir lu, relu, annoté les milliers de pages qui constituent son œuvre, je pense que c'est une vérité. Les livres de Pierre forment une immense fresque qui raconte l'humanité de 1789 à dans quelques milliers d'années. Son unité, sa cohérence, sont remarquables.

Enfin, il y a aussi l'homme. Celui qui m'a accueilli chez lui, offert le gîte et le couvert, présenté ses amis, sa famille. Il est à la hauteur de son œuvre, il lui ressemble. Elle est lui, il est elle. Je le remercie vivement pour son accueil chaleureux, généreux, simple. Une amitié est née au fil de nos longues heures de discussions, dans lesquelles il s'est livré sans pudeur, ou presque. Cet écrivain n'est pas du genre à se cacher derrière les mots. Son flot de paroles m'a souvent envoûté. Dans le fond cet homme est un griot, un chaman dont les herbes sont des mots. Sa prose est une drogue douce, délicieusement addictive.

# Chapitre premier

## Enfance

« Les enfants, dans le pays des hommes, n'étaient pas invités à réfléchir ni à trouver de solutions. Je pris conscience, tout à coup, qu'ils ne m'écouteraient pas, qu'ils me considéreraient comme un démon, un dingo, un triso, un autiste, un salaud ou un satané gosse, et qu'ils chercheraient par tous les moyens à m'éliminer. »

*Le jour où la guerre s'arrêta, Pierre Bordage*

[Première journée d'entretiens avec Pierre. La veille, il m'a guidé au portable pour le retrouver chez lui. Les GPS ne reconnaissent pas l'endroit. Un genre d'itinéraire type chasse au trésor qui a commencé à Clairac dans le Lot-et-Garonne, la ville la plus proche. Je tourne à droite, à gauche, traverse un pont, une rivière, longe de grandes serres, des plantations d'arbres à kiwis. Je passe à côté d'une ferme

ancienne. Je prends un peu d'altitude. La petite route goudronnée devient un chemin de terre. Je m'enfonce dans un bois. Enfin je retrouve Pierre. Il est perdu dans la contemplation de la conduite d'eau souterraine qui mène à sa maison. Il y a une fuite.

« Salut Alex. Dis donc, tu l'as vue? »

« Quoi? »

« Ben la couleuvre, un grand serpent magnifique vert émeraude, elle est sortie du trou où il y a les tuyaux. Elle devait avoir soif. Tu ne l'as pas vue filer dans les herbes? »

Je n'ai pas vu la bête prendre la fuite. Mais cet accueil par un membre des colubridés est un bon signe. Dans les livres de Pierre, il y a souvent des serpents, des bons et des mauvais. Ils lui ont même inspiré un évangile.

Le lendemain, nous nous installons dans la grande pièce principale du rez-de-chaussée, qui fait office de cuisine, salle à manger et salon. L'écrivain travaille au-dessus, dans une mezzanine. Un bureau modeste, tapissé de livres et de CD. Il y termine le premier tome d'*Arkane*.

Les murs de la maison de Pierre sont blanc immaculé, parsemés de peintures qu'il a réalisées tout récemment, en transe, comme il le dit lui-même. Parfois jusqu'à cinq heures du matin. Ayerdhal le qualifiait d'écrivain chamanique. Il s'est aussi transformé, le temps d'un été, en un peintre chaman. Ses toiles célèbrent le mystère du féminin. De belles sylphides s'ébattent dans des paysages étranges. Les couleurs sont magnifiques.

La maison de Pierre est posée sur une colline au milieu de nulle part. Une grande clairière de 5 000 m<sup>2</sup> fait office de jardin, avec une vieille ruine qui jouxte l'habitation. Une petite bicoque toute simple, entourée d'un patio qui permet de dîner sous les étoiles. Ce mois d'août 2016 est particulièrement chaud et agréable. Nous sommes environnés par des paysages champêtres et vallonnés. Aucune trace d'humains à des kilomètres à la ronde. Pierre est tout, sauf un urbain. Il loue cette maison depuis quelques mois. Il m'avait confié auparavant qu'il avait décidé de quitter sa maison de Boussay dans la campagne nantaise, pour retrouver une atmosphère semblable à celle de son enfance. Celle d'un bled paumé en pleine nature. Pour y renouer avec le feu créateur. Dans la solitude.

J'ai préparé cette première session pendant de longues semaines, j'ai tout un tas de notes éparpillées sur la table. Je les envoie bouler pour commencer par le début. J'ai envie de savoir qui était Pierre Bordage avant d'être écrivain. Né en 1955, il a écrit son premier roman en 1986, *Les Guerriers du silence*, mais ce chef-d'œuvre de la littérature française de science-fiction a été publié sept ans plus tard en 1993, à l'approche de la quarantaine. L'homme a vécu avant de se mettre à la plume. Autant commencer par l'enfance.]

*Dans L'Enjamineur, une fantasy historique en trois volumes, tu évoques longuement le milieu de ton enfance, la campagne vendéenne. Tu es resté un enfant de cette campagne?*

Pour moi, les racines ne sont pas importantes, je peux vivre n'importe où, mais quand je retourne

là-bas je ressens une émotion particulière. Je suis resté un enfant de ce pays.

*Vivre n'importe où, mais dans un milieu rural, comme ici dans le Lot-et-Garonne? Tu n'aimes pas beaucoup les villes?*

Je suis un des rares auteurs de SF ruraux, il n'y en a pas beaucoup en France. La SF est plutôt un phénomène urbain. Globalement, je n'aime pas l'esthétique des villes. J'ai vécu en région parisienne, il y a des parties très belles à Paris, mais c'est quand même du béton, de la pierre, du bitume. Il manque une respiration. J'aime Chicago, Boston, San Francisco, mais je n'y vivrais pas. Je suis fondamentalement un rural.

*Et tu viens d'une famille d'agriculteurs?*

De métayers. Le nom Bordage vient de là, ça veut dire métayer ou métairie en vendéen. Ça vient des mots « bord », « bordier ». Les bordiers sont ceux qui vivaient à la limite des grandes propriétés. Ma sœur a remonté l'arbre généalogique familial aux environs de 1700, nous sommes métayers de père en fils depuis ce temps-là. Je suis né à la ferme, ma mère y a accouché. Nous vivions dans un lieu-dit qui s'appelle toujours Landerie, sur la commune de La Réorthé, à côté de Féole, le fief de Clemenceau. Mon père et son frère vivaient et travaillaient sur la même exploitation. Nous parlions le patois. Je fais partie de la dernière génération qui savait s'exprimer couramment dans cette langue rurale. J'ai appris le français à l'école.

*Et du côté de ta mère ?*

Ils étaient paysans aussi, originaires de Saint-Christophe-du-Ligneron, dans le marais vendéen. Ils sont venus s'installer à Luçon, au sud de la Vendée, une zone de plaines assez fertile. Et ils sont devenus des producteurs de céréales et de bétail, plus riches que la famille de mon père, avec ses paysans traditionnels de polyculture. Le seul héritage de mon père était son fusil de chasse. Mes parents ont suivi le modèle de la branche paternelle. Nous avons des oies, des fruits, des légumes, un peu de bétail, du lait, du beurre, des cochons. Mon enfance correspond à la fin des fermes à l'ancienne. Cela dit, il en existe encore, comme celle que tu as vue en arrivant hier.

[Plus tard, nous irons faire un tour à cette ferme pour nous acheter des légumes bio. Une famille de paysans de père en fils dont la dernière génération a décidé de revenir au modèle des fermes d'autrefois, sans intrants chimiques. Le grand-père nous apprend que la culture du tabac transgénique, couplé entre autres avec des gènes de méduse, l'a dégoûté à vie de l'agriculture industrielle.

J'y ai assisté à une scène d'anthologie. Pierre qui échange avec les fermiers, auxquels il a prêté un de ses derniers romans, *Les Dames blanches*.

« Alors, ça vous a plu ? »

« Oui, mais c'est quand même bizarre... Vous allez chercher tout ça où ? »

« Dans ma tête. »

« Eh ben, vous avez de drôles de choses dans la tête! C'est dingue d'imaginer des trucs pareils. »

Pierre se marre et ne se décourage pas.

« *Les Dames blanches* est un roman un peu spécial. Je vais vous passer *L'Enjamineur*. Vous allez voir, ça va vous plaire, ça se passe en grande partie à la campagne. »]

[Retour à nos moutons.]

*Tes parents pratiquaient donc aussi une forme d'agriculture vivrière?*

L'épicier passait avec son G7 de temps en temps, mais tout ce qui était légumes, viande, tout ça, c'était produit par la ferme. De l'autosuffisance quasiment.

*Comme ils étaient métayers, ils étaient sous la coupe d'un grand propriétaire?*

C'était le système à l'ancienne. La révolution n'a en fait pas changé grand-chose à ce niveau, la terre est simplement passée des mains des nobles à celles des bourgeois.

*Quels étaient les rapports avec ce propriétaire?*

J'étais trop jeune pour m'en souvenir, mais c'était probablement des rapports paternalistes. Deux mondes séparés.

*Ça me fait penser à 1900 de Bertolucci...*

En moins opulent. Mon père et mon oncle étaient sortis de l'école à l'âge de dix ans. Ça se faisait à

l'époque, les gamins, fallait qu'ils bossent ! De véritables bêtes de somme. De son côté, ma mère est sortie du système scolaire à douze ans, à son grand désespoir parce qu'elle voulait continuer. Mon père a eu une enfance difficile, il avait un papa alcoolique. Un artiste raté, je pense. Il faisait rire tout le monde, sauf ses enfants et sa femme.

*Ce grand-père, c'était un comique ?*

Un clown mélancolique qui n'avait rien à faire dans le monde paysan. Il est mort à quarante-huit ans. Je ne l'ai pas connu, le sujet était un peu tabou chez nous. C'était le genre à revenir bourré de la foire du village et à pénétrer dans n'importe quelle ferme. Les gens rentraient chez eux et le retrouvaient dans leur lit. C'était un farfelu qui faisait vivre un enfer à ses enfants et pouvait se montrer violent avec sa femme. Il s'occupait de deux métairies. Il avait mis ses deux fils au boulot dans l'une et s'occupait de l'autre. À douze ans, mon père avait la responsabilité quasi entière d'une exploitation.

*Tes parents sont sortis très tôt de l'école avec très peu d'instruction et tu es devenu écrivain...*

Ma mère était ambitieuse. Elle aurait aimé faire des études, c'était une intellectuelle contrariée. Elle a essayé de favoriser l'accès à la connaissance de ses enfants en achetant des encyclopédies, des livres. J'y fourrais mon nez à longueur de temps. Mon oncle prêtre, le frère de ma mère, avait beaucoup de défauts, mais il avait une qualité : il m'offrait chaque



année des livres de mythologie du monde entier. Cela m'a initié aux mondes mythologiques dès l'âge de sept ans. J'ai lu *L'Illiade* et *L'Odyssée* dans une version pour enfants. Pour moi, ce fut une révélation. À l'école, mes frères et moi apprenions facilement, au point qu'on sautait des classes. Nous étions pauvres, mais étions aidés par l'État, nous avons tous eu des bourses pour continuer nos études. L'ascenseur social fonctionnait à l'époque.

*Quand tu as atteint l'âge de cinq ans, ton père est devenu propriétaire...*

La ferme de Landerie où j'étais né ne pouvait plus nourrir ma famille et celle de mon oncle. Mon père a été prié de dégager. C'est toujours le plus jeune qui s'en va. Il a acheté une maison à Simon-la-Vineuse, une sorte de gentilhommière magnifique, pleine de trous partout, avec de la terre battue, sans aucun confort. Pour visiter cette nouvelle maison, nous y sommes allés avec un cheval et une charrette. Il pleuvait, ça coulait de partout dans la maison, il y avait plein de bassines. Plus tard, mon père a acheté une voiture, une Nova 4 qui tombait souvent en panne. Parfois nous rentrions au village, tirés par un cheval, j'avais honte.

[Mais à l'évocation de ce souvenir, Pierre se fend d'un grand éclat de rire.]

*Tu travaillais à la ferme aussi?*

Je détestais le travail de la ferme. Il fallait par exemple nettoyer la porcherie, que nous appelions

en patois les « têtes à gorets ». Tous les soirs on évacuait les déjections des porcs. Il y avait de gros rats. Moyennement sympa quoi !

*Tu as donc eu une enfance plutôt rude ?*

Rude, mais à la fois très libre. Comment te dire ?... Mes frères m'en voulaient parfois, j'étais le mec très habile pour échapper à toute corvée. Ils se sentaient un peu floués par rapport à moi. Mon père promettait de me passer un savon à chaque fois que je m'esquivais. Mais quand je rentrais de mes escapades, je lui faisais un grand sourire, et finalement il ne disait rien. Mes frères, ça les rendait fous.

*Puis ton père a arrêté la ferme ?*

Il s'est rendu compte que la ferme à l'ancienne ne payait plus. J'ai assisté à la mutation de l'agriculture. Il a d'abord essayé de se lancer dans l'élevage intensif de poulets et de porcs, mais ça s'est mal passé. Il s'est retrouvé en procès avec une boîte américaine. Mes parents se sont fait laminer, ils n'avaient pas les moyens de se défendre. Ce fut une grosse blessure pour mon père, presque la ruine. Il est devenu chauffeur laitier à la laiterie locale. Tous les petits fermiers, qui comme lui avaient raté le passage à l'agriculture intensive, se sont retrouvés dans cette laiterie.

*Tes parents ont sacrément lutté pour s'en sortir...*

Ils étaient durs au mal. Ma mère était une grande gueule, mon père un taiseux.

*La description de tes parents me fait penser aux « cous noirs » dans Ceux qui sauront, [suivi de deux autres tomes, Ceux qui rêvent et Ceux qui osent], ta seule uchronie. Elle imagine que la Révolution française a échoué. Les « cous noirs », illettrés et exploités, sont tout en bas de l'échelle sociale. Dans tes livres, tu critiques très fortement le système ultralibéral. As-tu développé une forme de revanche sociale ?*

Je ne crois pas. Plus jeune, j'ai toujours été complexé par rapport à ma classe sociale. J'avais l'impression que tout le monde était plus riche que moi, meilleur que moi, plus beau, mieux éduqué. Je me suis débarrassé de ce complexe en fac, où nous étions tous sur un pied d'égalité. À cette époque, il était possible de s'élever facilement dans la société. Je n'ai jamais milité pour la dictature du prolétariat, je n'ai pas de revanche à prendre. Je me suis rendu compte que le fait de gagner beaucoup d'argent, de dominer les autres, de faire partie d'une caste élitiste ne donne pas le bonheur. Quel intérêt d'exploiter les autres pour ne pas trouver le bonheur soi-même ? Avoir sept maisons, ça ne sert à rien. À un moment, tu ne peux pas manger plus de trois repas par jour. Les élites qui font partie des grosses fortunes sont fières d'être dans le classement Forbes, mais ça sert à quoi ? À la fin, riches ou pauvres, nous mourons tous.

*À l'inverse de ce monde torturé des plus riches, tu sembles être assez en phase avec l'idée de « bon sens paysan ». Ce n'est pas un cliché pour toi ?*

Ce côté terrien, simple, proche des réalités quotidiennes, est loin des dogmes idéologiques, c'est même l'inverse. Les paysans sont, hélas, mal considérés dans la société, alors qu'ils en sont les pères nourriciers. Sans eux, nous ne serions pas grand-chose. Ils n'ont pas toujours bien évolué, mais méritent que leurs valeurs soient reconnues.

[Quelques mois plus tard, je retrouve Pierre dans sa maison de Boussay, aux portes de la Vendée. Dès le premier jour, il me propose de m'emmener dans la ferme qui l'a vu naître. J'apprendrai plus de choses sur sa prime enfance. Après, nous iront jouer dans un casino des Sables-d'Olonne où Pierre m'initiera à la roulette. Il conduit, le micro est ouvert.]

Donc là, Alex, nous sommes sur la commune de La Réorthe, près de la ferme où je suis né.

*Nous sommes dans les paysages de ton enfance, ceux de L'Enjamineur ?*

Absolument. *L'Enjamineur* est un des romans les plus personnels que j'aie écrits. Celui qui met le plus en jeu ce que je suis vraiment, mon environnement, mon passé, mon appartenance à ce pays-là.

Il y avait plus de bocages à l'époque. Faut pas que je rate la route de Landerie, elle est toute petite.

*J'imagine que ces platanes au bord de la route étaient déjà là à l'époque ?*

J'ai toujours connu les routes à platanes ici. En revanche, les champs que tu vois n'ont pas de

haies. Avant il y en avait partout, puis est venu le remembrement. Est-ce que ce ne serait pas la route là ?

*Oui, oui, c'est marqué Landerie.*

Cette route est vraiment très étroite, comme pour aller dans ma maison du Lot-et-Garonne.

*Il n'y avait pas de goudron à l'époque ?*

Cette route existait, mais ça devait être un chemin de pierres.

*Il n'y avait pas non plus les poteaux téléphoniques ?*

Il n'y avait pas de téléphone ni de salle de bains, quand je suis né. Nous nous lavions le dimanche dans un bac.

Houlà ! Je ne me souvenais plus de ce virage...

*Vous ne vous laviez qu'une fois par semaine ?*

Quand la douche est arrivée chez moi, c'était un événement. Je devais avoir sept ans. Ah tiens, comment c'est foutu maintenant, la route passe tout droit, avant c'était par là...

*Il n'y a pas une vieille ferme, là ?*

C'est là !

*Tu connais les habitants ?*

Ma cousine Françoise vit ici, l'une des filles du frère de mon père, qui habitait avec nous dans cette ferme.

*Jolie bâtisse...*

Ils l'ont rénovée.

*Et le gros berger allemand, il est sympa?*

Aucune idée. On dirait qu'il n'y a personne, je klaxonne.

[La cousine de Pierre apparaît, nous sortons de la voiture. Finalement, le chien est gentil. Toute contente de retrouver son cousin écrivain, Françoise nous fait visiter la maison, nous offre un café. Sympathique habitude des gens de la campagne. Nous repartons une demi-heure plus tard. Avant cela, Pierre s'arrête sous une fenêtre.

« Tu vois Alex, c'est de cette fenêtre que j'ai vu le jour la première fois. C'est dans cette pièce que ma mère a accouché. »

Retour dans la voiture. Nous nous dirigeons vers la maison qu'a ensuite achetée le père de Pierre, à quelques kilomètres. La conversation « on the road » reprend.]

*Nous venons de découvrir la ferme où tu es né. Quels sont tes souvenirs d'enfant de cinq ans, perdu dans la cambrousse?*

Je me souviens de mes balades pour aller à l'école. Trois à quatre kilomètres sous la surveillance des plus grands. Comme de ma marraine, Marie-Annick, qui a cinq ans de plus que moi. Nous traversons des ruisseaux, il y avait des buissons, des haies. C'était très arboré, avec des fruitiers partout.

La nature avait un côté mystérieux. Maintenant, ce ne sont que des champs à perte de vue, sans limites, sans arbres, le sol devient sec et stérile. Une terre inondée de lumière, sans aucune ombre, ça finit par cramer.

*Tu as d'autres souvenirs ?*

Je me rappelle les moissons, les battages. Nous jouions dans les montagnes de balles de blé. J'ai des souvenirs de la cave bizarrement, de petites fugues avec ma cousine Christine, la sœur de Françoise que nous venons de voir. Je me rappelle les sangliers qui passaient en contrebas. Je me souviens d'avoir ramassé au printemps des fleurs qu'on appelle « bonnets d'évêque », en pataugeant dans les herbes humides. Cette saison était magnifique, il faisait beau, nous faisions des roulades dans les champs. Nous fabriquions des petits moulins dans les ruisseaux. Dès que la belle saison arrivait, nous prenions notre temps pour revenir de l'école.

*L'hiver devait être plus dur ?*

À la maison, il n'y avait pas de chauffage. Quand tu dois sortir du lit à cinq heures du matin, t'as vraiment pas envie. Mes parents venaient me réveiller, mais rien que mettre le nez hors des couvertures était difficile. Le soir, nous posions une brique chauffée dans du papier journal sous les draps, pour chauffer le lit. Vivre dans une maison glacée en permanence, c'est terrible. Tout cela forge probablement le caractère et le physique.

*Je constate que, dans tous tes livres, le froid est systématiquement associé au mal, comme dans Résonnances, ton dernier space opera...*

Tiens, c'est vrai, tu mets le doigt dessus, je n'avais jamais réfléchi à ça, c'est en en parlant avec toi que je le réalise. Ça doit venir de mes souvenirs d'enfance dans cette maison gelée. Le froid est pour moi un symbole de non-vie. Il est l'incrélé, le BLOUF des *Guerriers du silence*. Il avance, se pose peu à peu sur tout et éteint tout. Il fige tout. J'associe la vie à la chaleur. Je n'aime pas les mondes froids. J'en ai décrit pas mal dans mes livres. Il me semble que, si l'univers était vide, il serait froid. Il ne serait rien d'ailleurs, ni chaud ni froid, mais pour moi le vide est glacé. Je suis un frileux [rires], de plus en plus. En hiver je fais marcher mon insert à fond, j'ai l'impression d'être dans une serre tropicale et ça me va très bien.

*Finalemnt, tu as eu une enfance dans un milieu plutôt dur et pauvre ?*

Tout le monde vivait comme ça autour de nous. Les gens ramaient, mais ils survivaient grâce à leur production agricole. Nous mangions à notre faim et même très bien, mais nous n'avions pas de pognon, ni aucune technologie. Quand j'en parle à mes fils, ils me disent : ah bon, vous n'aviez pas de portables ? Nous n'avions pas de téléphone du tout.

[Nous arrivons à Simon-la-Vineuse. Là où les parents de Pierre ont acheté une maison pour la famille, lorsque Pierre a atteint l'âge de cinq ans.]



Ici, il y avait une épicerie qui s'appelait « Chez Paulette ». Les gens actuels ont gardé le style avec la vitrine. Tu vois, nous habitions dans cette grande maison. C'était délabré, on mettait des seaux partout quand il y avait de la pluie. Mais c'était magnifique.

*Et là en face, il n'y avait rien ?*

Tiens, maintenant il y a une maison, je n'avais même pas vu, dis donc. Plus loin, il y avait un gars qui s'appelait Cédille, un garagiste, chez qui j'ai acheté ma première voiture, une Opel Olympia.

*Donc, tu es resté dans cette maison jusqu'au petit séminaire ?*

Même bien plus tard, ma mère devenue veuve est restée là. Quand je rentrais le week-end c'était ici.

*Ton père est mort assez jeune ?*

À quarante-neuf ans, d'un accident de voiture.

*Peux-tu me parler un peu plus de lui ?*

C'était un mec un peu secret, avec une connaissance intuitive de la nature assez phénoménale. Elle était sa grammaire. Il en était un enfant. Quand il allait cueillir des champignons, tu pouvais les manger sans aucun problème. C'était un chasseur très écologique, à l'ancienne. Quand j'étais petit, parfois je partais avec lui pendant une journée entière à la chasse. J'étais le seul de ses enfants à faire ça. Il ne tuait jamais rien en fait. Il se promenait, greffait des arbres. Puis il allait voir l'année d'après si ça avait pris. Il détestait tuer un

gibier de trop près. Il fallait qu'une perdrix soit en vol pour qu'il y ait la beauté du geste. Du coup, sa gibecière était surtout pleine de champignons.

*T'a-t-il transmis son savoir du milieu naturel?*

Un peu. Mais il n'a pas eu le temps de tout me transmettre, il est mort jeune. Adolescent, j'ai rejeté le milieu paysan, je ne voulais pas faire le travail de la terre. Quand il est décédé en 1978, j'avais vingt-trois ans, c'était à ce moment qu'il y aurait eu une transmission plus conséquente possible entre nous. Dans *L'Enjamineur*, Émile, le héros, porte le même prénom que mon père. J'utilise aussi son vrai surnom dans le livre, Milo. Je réalise maintenant, en en parlant avec toi, que ce personnage est une partie de moi et de mon père en même temps. Une forme d'hommage.

*Et ta mère est restée dans cette maison après sa mort?*

Elle a transformé l'ensemble en trois logements pour récupérer des loyers. Elle est partie plus tard s'installer à Luçon dans un HLM, parce qu'elle en avait marre d'entretenir tout ça. Elle est morte en 2011.

*Elle lisait tes livres?*

Ma mère? Elle les collectionnait plutôt.

*Elle ne t'en parlait pas?*

Elle était très spéciale. Elle ne voyait que le côté négatif des choses. Elle disait: oui, j'ai commencé,

mais dis donc il y a quand même des scènes très osées. Elle était très moralisatrice.

*Ah oui, d'accord... et tu lui disais quoi?*

Que ça fait partie de la vie. Elle disait: oui, mais quand même, gnagnagna...

*Elle n'avait pas au moins un livre qu'elle aimait?*

Non. Dans la famille, ma petite sœur est celle qui me lit le plus. Elle lit tout, elle m'engueule quand je ne lui envoie pas ce qui vient de paraître. Elle me dit ce qu'elle a aimé ou pas, une vraie lectrice.

*Tu as l'air un peu amer quand tu évoques le souvenir de ta mère...*

Mon père était pudique, mais aimant, ma mère n'était pas aimante et impudique. Elle parlait beaucoup d'elle-même, elle était centrée sur elle-même.

Avec mes deux frères et ma sœur, nous formons une fratrie qui n'a pas du tout confiance en soi. Ma mère n'avait pas ce regard aimant qui fait que tu te sens absous de tous tes errements et que tu peux avancer. J'ai toujours eu l'impression que j'étais le dernier des hommes et que n'importe qui avait dix fois plus de valeur que moi. Quand je disais à ma mère des trucs du genre, je vais me mettre à la guitare, elle me disait: mon pauvre gars, t'y arriveras jamais. Même jusque récemment, juste avant sa mort, j'allais la chercher à la gare de Clisson, j'allais pour l'embrasser; avant même de me dire bonjour, elle me disait: t'es moche comme ça, avec tes cheveux longs.

*Et avec les petits-enfants, ça se passait bien ?*

Ils n'avaient pas envie de la voir, parce qu'elle leur renvoyait une image négative. Quand je lui disais, ah non les enfants ne viendront pas, ils sont occupés, elle me disait : ah bon ? Ils ne sont pas BIEN tes enfants !

*Tu lui as quand même pardonné ?*

J'ai cessé de lui en vouloir quand j'ai réalisé qui était sa propre mère, une sorte de dragon. Ma mère n'avait pas le mode d'emploi de l'amour, elle n'a pas été aimée enfant. Je ne peux pas lui en vouloir. J'ai fait un travail intellectuel pour comprendre son fonctionnement. J'ai réussi plus ou moins à me réconcilier avec elle avant qu'elle ne parte. Mais ça n'a pas guéri mon manque de confiance en moi. Même malgré les bouquins. Une sorte de péché originel qui se joue entre zéro et deux ans. L'enfant sent tout de suite s'il est rassuré par sa mère. S'il ne l'est pas à cet âge, ça va être difficile après. J'ai essayé la technique du lying, qui te permet de retourner au tout début de ta vie, grâce à l'hypnose. J'étais un bébé, j'avais six mois, je hurlais et personne ne venait me voir. J'étais terrorisé. Après la séance, j'avais rendez-vous avec Hamama, mon épouse, pour aller voir le banquier. J'avais des boutons qui me poussaient sur le visage, à vue d'œil, ça me démangeait. Horrible ! L'employé de la banque me regardait bizarrement.

[Retour en arrière dans le Lot-et-Garonne, quelques mois plus tôt pour poursuivre avec d'autres aspects de l'enfance de Pierre, dont un, assez mystérieux.]